

d'une extrême richesse qui lui permettra de décrire cette langue dans son modèle spécifique bulgare. L'historien y butinera aussi son miel. Pour ma part, je remarquerai deux aspects du goût supposé du lectorat bulgare pour l'aventure, le mystère, les longs discours, dialogues et monologues, et les bons sentiments. À en croire les préfaciers de ces morceaux choisis, parfaitement choisis, décryptés, édités, illustrés, il existait aussi une *sous-littérature* judéo-espagnole, un ramassis de romans de bas étage qui piquerait sans doute la curiosité de «l'hypocrite lecteur».

Gérard NAHON

Keren MOCK. — *Hébreu, du sacré au maternel*. Préface de Pierre-Marc de Biasi et Julia Kristeva, Paris, CNRS Éditions, 2016, 358 pages («Génétiq»).

Déjà résumée par son auteur dans la livraison 174/3-4 de la *Revue des études juives*, p. 421-424, la thèse de M^{me} Keren Mock (Gitai), soutenue le 12 juin 2014, est désormais, sans additions substantielles si ce n'est la double préface des deux co-directeurs, disponible sous la forme d'un livre. Le présent compte rendu n'a donc vocation qu'à compléter brièvement les quatre pages déjà publiées plus tôt.

Rappelons tout de même le plan de ce livre qui n'est pas, malgré les apparences, un ouvrage de linguistique. L'auteur entrevoit la renaissance de l'hébreu parlé comme un processus reposant sur quelques grandes étapes et figures. L'examen de la genèse de cette nouvelle langue passera donc par trois axes, précédés d'une introduction faite d'une mêlée de citations de linguistes (soit essentiellement des travaux de vulgarisation de Cl. Hagège), et de références à la psychanalyse freudienne. Cette introduction empiète sur la première partie, laquelle se poursuit par la traduction d'un entretien entre l'auteur et l'écrivain israélien Aharon Appelfeld, et son exégèse psychanalytique. Ce chapitre, où il est parfois davantage question d'allemand et de yidich que d'hébreu, trouve son parallèle moyen-oriental dans le suivant, où est menée la même démarche de dialogue glosé, cette fois avec un écrivain arabophone né à Bagdad, Sami Michael.

Ex abrupto, on passe de ces interviews presque journalistiques à la seconde partie, consacrée à la «fabrique» langagière d'Eliezer Ben Yehuda. Elle s'ouvre sur un postulat curieux: l'auteur critique les études antérieures portées au sujet de la renaissance de l'hébreu pour ce qu'elles «se sont fondées en tenant compte des apports de la linguistique» (p. 141): on se propose donc de s'affranchir de la linguistique. Un peu plus loin, l'auteur juge bon de se justifier en affirmant que «la visée de la linguistique n'est pas d'observer les phénomènes individuels ou collectifs de la genèse d'une langue maternelle»! Le flou conceptuel et disciplinaire devient là proprement hermétique. Le lecteur n'a d'ailleurs pas besoin que l'auteur lui indique que son ouvrage se démarque de la linguistique puisque des énoncés non seulement dépourvus de pertinence mais même faux le signalent: «Alors que le francique [langue germanique parlée par les premiers chefs francs et vite abandonnée par eux pour le latin vulgaire ou protoroman, ancêtre du français. — P.N.] s'est substitué au latin comme langue des sermons, avant d'être propagé comme langue vernaculaire, l'hébreu est d'abord devenu une langue profane» (p. 144). Ne nous étonnons donc pas du maniement incertain de cadres terminologiques douteux, invoqués sans discussion voire sans raison, tels que «judéo-dialectes» (p. 191).

Après un dépouillement de documents d'archive produits par Ben Yehuda dans son entreprise lexicographique, l'auteur passe à des considérations sur l'hébraïsme et Spinoza, ce dernier étant entendu comme un précurseur de la «laïcisation» de l'hébreu. L'esquisse biographique du philosophe trahit, en plus d'une non-compréhension de l'épisode nouveau-chrétien (p. 234-237), des inexactitudes quant au rôle des langues en situation: qui peut encore parler de «ladino familial» (p. 238) après les travaux bien connus de H. V. Séphiha (pourtant cité en note un peu plus loin), et de surcroît pour Amsterdam dont la communauté séphardite parlait une variété de portugais? Dans le même esprit, la traduction portugaise du prénom *Baruch*, Bento, est présentée comme «hispanophone» (p. 337). L'analyse de la Grammaire hébraïque de Spinoza, véritable corps de ce chapitre, est si superficielle qu'on se demande si l'auteur l'a lue: si oui, c'est par une traduction, car quand le texte latin original est cité, pour le bien paraître, il est méchamment estropié (*defiderant*, p. 266, pour *desiderant* ferait croire que l'auteur, d'une part, méconnaît le *f* long, modeste écueil de la typographie classique, et, d'autre part, ignore le latin courant).

Ces remarques de fond ne sont pas rachetées par la forme. L'auteur, adepte de la répétition, malmène le lecteur le long de pages entières où les paragraphes s'enchaînent sans articulation ni axe apparent. Certains passages sont restés au stade de brouillon: par exemple, la liste des livres hébraïques de la bibliothèque de Spinoza, «copiée-collée» telle quelle p. 307-308, qui ne donne de chaque livre qu'une sorte de titre abrégé dont l'obscurité est à même de dérouter le bibliophile aguerri. Les translittérations de l'hébreu, faites d'après une norme hasardeuse, sont souvent fautives: p. 23, *leeven* pour לֵאבֶּהֶן (*leābhen*) p. 24, *vehaheyamar* pour וְהַהֲמַר (*we-ha-ḥemār*), p. 126, *hahazane* pour הַחֲזָן (*he-hazan*), *inter multas alias*. L'orthographe se soumet aux suggestions d'un correcteur orthographique de logiciel de traitement de texte, y compris lorsque celles-ci sont fautives: «La langue n'étant pas déterminée par la morphologie des mots, elle est dans ce texte *défini* comme un dialecte du yiddish» (mauvais accord du participe, p. 45, n. 9). Sur bien des noms propres ou mots non français, qui ont échappé à l'automatisme purificateur, l'absence de relecture par l'auteur ou de révision de la part d'un éditeur dont le nom même devrait être le gage du plus grand sérieux est patente: au hasard, les «serments de Strasbourg» (p. 47), «Admantios Korais» (p. 48), «Bund des Rechtswahrer» (p. 78), «Flamarion» (p. 91, n. 66), «Appelfed» (p. 93), «T. Perfitt» (p. 143, n. 10), et les surprenants barbarismes «*praeceptis ediscuntur*» (p. 262), «*crediderrunt*» (p. 328), etc. La grammaire française est méprisée, ce qui surprend d'autant plus que les fautes sont particulièrement nombreuses dans la partie s'intéressant à la grammaire hébraïque: «Cassuto établi également la constance entre l'hébreu et le latin» (p. 263). On y découvre que *vulgate* subst. fém. signifie quelque chose comme «commun des mortels»: «deux publics sont visés: un public averti de doctes, et la vulgate» (p. 264). Les références bibliographiques sont souvent données dans une forme incomplète ne mentionnant que le titre et l'auteur (p. 45, n. 8, par exemple). La typographie est négligée: espaces manquantes (p. 88, après le tiret, p. 265, après le point, etc.), italique intempestif (notamment sur des mots hébreux, p. 83), ponctuation manquante ou redondante *passim*, en particulier dans les notes. L'absence d'index ajoute à l'impraticabilité d'un ensemble déjà fort décousu.

L'auteur accuse Spinoza d'entraîner son lecteur dans un «tournis linguistique et référentiel» (p. 347). *L'Hébreu, du sacré au maternel*, semble s'être donné pour objectif de faire de même. Et si tel est le cas, l'objectif est atteint. La vraie question

que pose ce livre est la suivante: peut-on écrire sur la genèse d'une langue sans faire œuvre de linguistique? Au terme, peu convaincant, de la lecture de ce volume, permettons-nous de nous demander si le pari était lui-même bien pertinent.

Peter NAHON

Denis MAIER. — *Isaac Breuer (1883-1946). Philosophie des Judentums angesichts der Krise der Moderne*, Berlin-Boston, W. de Gruyter, 2015, [v]-215 p. («Studia judaica», 93).

Ce bref ouvrage issu d'une thèse de l'université de Lucerne tient strictement ce qu'annonce son titre: après un chapitre d'introduction au judaïsme dans la modernité et aux crises de celle-ci, la pensée du fils du rabbin hongrois Salomon Breuer, lui-même gendre et successeur à Francfort en 1890 de R. Samson-Raphaël Hirsch, est exposée en tant que réaction aux principaux périls de son temps, considérés l'un après l'autre en autant de chapitres successifs: le doute (contre lequel Breuer pose le judaïsme comme loi avant tout, à laquelle l'obéissance ne dépend pas d'un assentiment préalable du sujet individuel, mais qui engendre elle-même l'adhésion), le monde au bord du gouffre (que les États se soient érigés en des absolus, héritiers d'attributs et d'un culte qui n'étaient dus qu'à Dieu, engendre la guerre de tous contre tous dont le monde ne sortira qu'en reconnaissant la prééminence de la Loi d'Israël); l'embourgeoisement «philistin» (un renoncement parmi les juifs orthodoxes eux-mêmes en Occident à la mission collective et surnaturelle en considération du bonheur individuel, une trahison des pères à cet égard; à quoi Breuer oppose un «socialisme de la Torah» proche sans doute de *La justice sociale en Israël* d'un autre néo-orthodoxe allemand, le R. Élie Munk; la famille authentique comme refuge contre le monde matérialiste; l'exemple de zèle pour la Torah du judaïsme oriental); la critique du sionisme (qui ravale le judaïsme au niveau d'un nationalisme ordinaire alors même qu'il le prive du ciment le plus fort de la nation, l'obéissance à la Loi millénaire et la soumission au projet divin; si la Première Guerre mondiale et la Déclaration Balfour conduisent Breuer à voir quand même dans le sionisme un élément du plan divin, il ne fait pourtant pas de doute pour lui que le futur État — qu'il ne connaîtra pas — ne peut être fondé que sur la Torah). L'analyse des principaux écrits, au premier rang desquels *Lehre, Gesetz und Nation* (1910), *Ein Kampf um Gott* (1920), *Die Welt als Schöpfung und Natur* (1926), *Weltwende* (1938), aux titres bien éclairants (liste complète p. 196-198), est conduite avec clarté et les contextes polémiques bien éclairés: ainsi la dispute qui a opposé deux adversaires du judaïsme orthodoxe, le protestantisme libéral représenté par Adolf von Harnack et le judaïsme libéral représenté par Leo Beck; la réduction par Hermann Cohen du judaïsme à une morale en progrès dont l'évolution se marque d'un livre à l'autre du Pentateuque dont la fragmentation par la critique biblique est ainsi admise par le professeur kantien; les présupposés réfutables de la critique spinozienne du judaïsme; la démarche d'embaumeurs des tenants de la «Wissenschaft des Judentums» (une critique déjà formulée par Hirsch).

Au total, ce travail est sérieux et utile (la pensée d'I. Breuer, confinée dans des milieux restreints, n'ayant eu que peu de diffusion et ne restant guère accessible qu'en allemand), quoique, comme il arrive dans les *progymnasmata* académiques, assez peu éloigné de la paraphrase explicative bien renseignée. La prise en compte